
Ces vols qui n'ont pas fui et la Presse

MUSIQUES DE L'ÂGE

Le nouveau roman de Jean-Pierre Monnier. Où l'art de l'écrivain, gagnant en liberté et en magie poétique, s'épanouit admirablement.

Parce que l'avance en âge n'aboutit que trop souvent à l'aridité et au ratatinement lugubre, en littérature comme dans la vie, nous ne saurions assez nous réjouir à chaque fois qu'il nous est donné de rencontrer un individu qui ne s'est pas empâté avec les années, mais a su demeurer vivant et vibrant en dépit de toutes les déconvenues. Et c'est la première joie sans mélange que nous offre la lecture de ce nouveau roman de Jean-Pierre Monnier: d'abord liée à l'épanouissement saisissant d'une écriture, gagnant en fluidité et en liberté radieuse, comme une onde reine aux multiples courants entrelacés que traverseraient de merveilleuses lumières; et ensuite du fait de la thématique même de *Ces vols qui n'ont pas fui*, qui fonde la méditation fuguée d'un homme parvenu à l'âge des premiers bilans.

Ce livre est de ceux dont on lève à tout moment les yeux pour songer à sa propre histoire. C'est à la fois une

longue balade sur les crêtes jurassiennes et par les sous-bois d'un automne qui a valeur de symbole, et une étape décisive à la faveur de laquelle le protagoniste, aidé par les circonstances, fait le point sur son existence passée tout en scellant de nouvelles alliances.

La rencontre d'une femme inespérée (et qui n'osait l'attendre, elle non plus) marque l'ouverture mozartienne du livre ; mais c'est plutôt à la manière épurée de Bach que nous associerons la fin de l'ouvrage, où le protagoniste assiste sa mère mourante, alors confronté au « mystère qui depuis toujours se tient à l'extrême bord de tout ».

À l'écoute

Personnage en disponibilité s'il en est, le héros de Jean-Pierre Monnier, pasteur comme l'était le protagoniste de *La Clarté de la nuit*, il y a trente ans de ça, fait profession d'écouter les autres après avoir renoncé à prêcher du haut de la chaire. Répondant aux désemparés qui n'ont plus qu'un numéro de téléphone à composer comme recours à la solitude ou au désespoir, il s'est fait voix parmi les voix, et l'on présume que ses réponses n'ont pas le tranchant de la certitude. Au demeurant, sa fonction de pasteur n'a qu'une importance très secondaire en l'occurrence, et le lecteur peu porté aux « momeries » n'a rien à craindre assurément...

La rencontre d'une femme – qui nous vaut un portrait à fines touches, d'une étonnante qualité de présence –, le dialogue renoué avec un fils rebelle, la confrontation avec des témoins de son adolescence ou de sa jeunesse, enfin l'ultime chemin parcouru aux côtés de sa mère : telles sont les ponctuations de ce mois de la vie d'un homme dont les incertitudes et les hésitations, mais aussi les attentes et les ferveurs font écho aux nôtres.

Une filiation

Ce qu'il y a de plus beau et de plus émouvant à nos yeux, dans ce roman, c'est que le monde et les hommes y apparaissent « dans la bienveillance des jours et dans le renouvellement des cycles, des espèces et des générations ».

Loin d'être triomphante ou dogmatique, la foi du protagoniste, mêlée de doute et de reconnaissance, est essentiellement conscience du mystère et célébration des choses de la vie, ou bien attente de « ce quelque chose de Dieu qui n'est jamais entré dans aucun de nos langages »...

Or l'écriture de Jean-Pierre Monnier, à la fois elliptique et musicale, tantôt précise à l'extrême, voire un peu recherchée, et tantôt mimant les tâtons et les trébuchements de la pensée, illustre admirablement la quête de son personnage, dans une lumière déclinante qui porte en elle la promesse d'un renouveau.

JEAN-LOUIS KUFFER
Le Matin, 1986

LES ERRANCES D'UN PASTEUR

Les personnages des romanciers leur ressemblent, ce qui les apparente. Luc Vautravers, dans Ces vols qui n'ont pas fui, le nouveau roman de Jean-Pierre Monnier, cousine avec Claude Aufranc, figure centrale de La Terre première, autant qu'avec le pasteur de La Clarté de la nuit.

La femme de Luc l'a quitté, peut-être parce qu'il a trop voulu comprendre ses infidélités. Motif de la rupture identique, jadis, pour Claude Aufranc. Les « justes »

dérangent en refusant de « jeter la pierre » : leur générosité n'engendre que gâchis.

La chaire d'où prêchait l'homme à la mèche blanche, dans *La Clarté de la nuit*, Luc, pour sa part, s'en est éloigné, même s'il arrive encore qu'une boulangère l'appelle « M. le pasteur », politesse d'autrefois qui ne manque pas de l'irriter.

Les temps ont changé. On tend désormais à aménager les églises en ateliers ou en garages. Auprès des malades, les gens de foi s'effacent d'eux-mêmes devant les « nouveaux sorciers » en blouse blanche, conduits par des « vérités » qu'ils supposent à jamais conquises, et la première : « la mort de Dieu ».

Marche en forêt

N'empêche que le mystère persiste, « qui depuis toujours se tient à l'extrême bord de tout ». Luc reste de ceux qui croient, « mais davantage au mystère de la foi qu'à la promesse du salut par la résurrection ».

S'il a abandonné sa fonction, il n'a pas cessé d'écouter ses semblables, au contraire, puisqu'il leur consacre ses nuits, préposé au « 137 », numéro d'appel réservé aux désemparés. Forme nouvelle de sacerdoce, humble et obscure, dépouillée des dernières traces d'autorité.

Pour l'heure, il est en vacances, seul dans le haut Jura baigné par la limpidité de septembre. Il a cinquante-six ans, il a réchappé, au printemps, d'un accident cardiaque, soigné par son fils Blaise, médecin à l'hôpital.

Thomas le rebelle

Une lettre, notamment, qu'il voulait adresser à son autre fils, Thomas, le rebelle, le fugueur, qui un jour l'a

défié en nommant devant lui le Christ « cet Aristote cloué », en lui parlant aussi de l'amant de sa mère.

Une trame, peu à peu, se noue, les circonstances de la vie s'entremêlent. Luc profite de ses vacances pour aller voir sa mère dans la maison de retraite où elle achève sa vie en se déplaçant dans le temps « comme un éternel présent », et sans plus bien en distinguer les « morceaux ».

Rencontre, au détour d'un couloir, de Sarah Goldmann, qu'il a connue enfant. À présent, elle oublie souvent qu'elle est devenue folle. Dans sa chambre où il l'a rejointe, elle s'égare. Deux femmes, dit-elle, ont apporté là une bible, et quand elles se sont retirées, « les pages se sont ouvertes », et elle a vu « du sang qui s'écoulait ». C'était le sang de ces deux femmes, et quelqu'un leur a dit : « Cette juive qui a crucifié le Seigneur... Il faut le déposer là, dans sa chambre. »

La remémoration s'organise d'une halte à l'autre. Luc s'arrête dans des auberges, il lui semble que sa vie devient enfin lente, il est comme sur une île, « petit maître d'un domaine indolent ».

Et puis il y a des « hasards » : une femme seule, elle aussi, Marceline, quarante-cinq ans, qu'il aborde sur une terrasse, à cause de sa robe qu'il trouve seyante. Ils vont se revoir, marcher ensemble, parler. Elle partage avec des cousins la propriété d'une maison forestière, où ils s'attardent.

En ville, il passera une nuit auprès d'elle, dans son appartement. Elle préserve un secret, tout en menant son existence comme s'il fallait n'en rien laisser perdre, maintenant cependant ses désirs « dans un état de merveilleuse patience ».

Le souffle d'un vent léger

À l'égard de Bernard Jeandrevin, Luc a éprouvé « la plus étrange, la plus soudaine aussi des compassions »,

avec le « sentiment d'une adhésion ». Sans doute son ami est-il d'une grande humilité et son « expérience de la nuit » ne peut-elle que le desservir aux yeux de ceux qui viennent à lui dans l'espoir d'un réconfort.

Car « pour aider efficacement les vivants, il faudrait ne plus rien savoir de l'obscurité, et pour assister les moribonds, il faudrait ne plus craindre la mort ». Redoutable est certes la « présence physique de la dérégulation à l'approche de la neuvième heure ».

Il arrive à Luc de se demander s'il a lui aussi laissé se perdre « jusqu'aux dernières traces de Dieu dans sa vie, comme la plupart des autres », et alors on se retrouve comme un sot qui a « manqué la voie du détachement, qui ne redoute rien autant que le vide en soi, l'oubli du monde » et « l'isolement ».

Pourtant, un chemin s'est fait en lui à son insu. Il aura à vivre encore la mort de sa mère – et quelque chose passera « comme un vol d'oiseau, le souffle d'un vent léger, l'ébauche d'une pensée ».

Plus tard, Luc quittera le « 137 » pour l'aumônerie des maisons de retraite. Il ne craint plus de se laisser troubler par les grands malades et les vieilles personnes. Une perspective s'est ouverte désormais, d'« entière approbation » à tout ce qui sera encore.

JEAN VUILLEUMIER

La Liberté, 1986

LUMINEUX SENTIMENTS

Jean-Pierre Monnier n'a jamais cédé à la facilité, ses exigences d'écrivain ont toujours été hautes : son dernier roman le prouve une fois de plus ; c'est pourquoi il n'est pas facile d'y entrer, mais rapidement le lecteur est emporté dans un parcours romanesque qui l'enchanté.

L'essentiel n'est pas à chercher du côté d'une intrigue, réduite ici à peu de chose : un homme dans la cinquantaine vit un mois de vacances pendant lequel il rencontre une femme, seule comme lui, va rendre visite plusieurs fois à sa mère mourante, tente et réussit à renouer le dialogue avec son fils. Ce qui compte, ce sont les notations de paysages (surtout le Jura neuchâtelois), de sensations et surtout l'évocation de la vie intérieure, du flux des sentiments et des pensées de cet homme, qui sent la vieillesse approcher, qui remet en question son travail, sa foi, sa vie. Ce sont aussi ses merveilleux « dialogues » avec sa mère où apparaissent les liens mutuels à travers la communication qui devient précaire et défaillante, avant de se briser.

Tout chez Jean-Pierre Monnier est fait de petites touches. L'écriture est admirablement maîtrisée, serrée, juste, mélodieuse, son rythme lent et paisible. Ce livre, qui pourrait, par ses thèmes, être si sombre, revêt les tons de l'automne : mélancoliques, certes, mais apaisés, sereins et souvent lumineux et colorés. Un livre dont on sort heureux, parce qu'on a vécu quelques heures avec des êtres pour qui la vie, même finissante, est d'une grande richesse de sentiments, de contacts humains, d'amour.

Notre bonheur est aussi dû à la facture matérielle du livre : alors que tant d'ouvrages aujourd'hui nous sont livrés constellés de fautes, médiocrement imprimés, on doit saluer ce premier livre d'un nouvel éditeur pour qui compte la qualité de l'impression, du caractère, de la mise en pages : merci donc à Jean-Pierre Monnier, mais aussi à son éditeur, Bernard Campiche à la Tour-de-Peilz.

YVES BRIDEL

24 Heures, 1986

UN ROMAN DE MONNIER GRAVE ET BEAU

Fin maître de cette spécialité romande qu'est une certaine littérature d'introspection, Jean-Pierre Monnier vient de signer avec Ces vols qui n'ont pas fui un roman grave et très beau, tout en délicatesse là où il est gorgé de vie aussi bien que là où il approche les thèmes de la vieillesse et de la mort.

Il nous comble par sa douceur, par l'exacte mesure du rythme modulant sa courbe sur ce que serait vraiment le mois de vacances d'un pasteur, habituellement voué à l'écoute téléphonique des êtres à la dérive, et qui ferait le point sur lui-même, l'âge venant. Il nous envoûte aussi par cette écriture qui semble osciller d'un pôle à l'autre, presque ramuzienne dans sa manière dure de dire les choses, les cadres, puis souplement insinuante quand elle aborde la suggestion psychologique. Preuve certaine de sa qualité, c'est un texte que dans plus d'une phrase on a soudain envie de relire à haute voix, pour l'écouter aussi. Et tant pis si un peu de préciosité s'y glisse, quand certaine étrangeté de syntaxe vient rompre la coulée narrative.

Tout se veut écoute chez cet homme. Par exemple avec celui de ses fils qui lui cause le plus de soucis. Avec aussi Marceline, veuve, chez qui lui, divorcé, va trouver une complicité d'estime heureuse et apaisante. Et puis avec sa mère âgée et bientôt mourante, dont Monnier nous donne en effet – comme disent quelques lignes au dos de la couverture du livre – un portrait inoubliable d'intensité et d'émotion.

Voilà donc encore un livre très vrai de la part de l'auteur de *Clarté dans la nuit* ou de *L'Allègement*. Vrai jusque dans l'humilité de son enjeu : « En réalité, il n'avait guère cessé de poursuivre une audition de lui-même, et la plupart du temps elle l'avait laissé sur sa faim. Cependant

elle lui avait appris que chacun des autres, lorsqu'il a quelque chose à dire, propose à qui l'écoute un élément irrécusable de l'être virtuel en qui nous avons tous nos prolongements. »

MICHEL VUILLOMENET
L'Est vandois, 1986

PASTORALES

Quinze ans après L'Allègement, Jean-Pierre Monnier revient au roman et confie à un jeune éditeur le récit des vacances méditatives d'un pasteur vieillissant.

Torturé, assailli par le doute, mal dans sa peau, ses fonctions et sa vocation, le pasteur est une figure récurrente de la littérature romande. Et quand Jean-Pierre Monnier revient au roman après quinze ans de silence, c'est de nouveau un homme de Dieu qu'il choisit de mettre au centre du récit. « Les pasteurs, dit-il, m'ont toujours fasciné parce qu'ils vivent leur vocation en trois dimensions. Ce qui les distingue des médecins, par exemple, auxquels pourtant leur travail les apparente. »

Un pasteur, donc, mais légèrement dévoyé. Dans sa fonction, d'abord : il n'a plus ni ouailles ni paroisse mais exerce une sorte « d'oreille tendue », une permanence téléphonique à l'écoute des âmes en détresse. Les hommes de Dieu sont devenus des travailleurs sociaux même s'ils exercent « en trois dimensions ». Même quand il se dit en vacances, ce pasteur n'est pas vacant. Il ne s'éloigne jamais trop du téléphone, son instrument de travail, ni de son courrier. Il ne cesse pas un instant de penser aux siens. En amont, sa vieille maman, qui meurt doucement dans une maison de retraite, pose sur le monde un regard lucide même si les perspectives qu'il évoque sont

brouillées par l'âge. Son léger délire est déroutant mais révélateur. En aval, Thomas, le fils perdu, en voie d'être retrouvé et « sauvé ».

Un pasteur en vacances. Il a choisi le mois de septembre quand la lumière est la plus douce. Il ne part pas loin. Le titre, emprunté à Mallarmé, l'indique : *Ces vols qui n'ont pas fui*. « J'ai voulu essayer de dire combien il est difficile de prendre un vrai départ. À vingt ans, on pense pouvoir s'envoler. L'âge venant, on se rend compte qu'on ne part jamais loin. » L'aumônier vacant va passer ces quelques semaines à marcher dans les traces de son enfance, vers la percée du Doubs. Paysages familiers aussi à l'auteur. On soupçonne que ce texte sans intrigue ni péripétie vibre de références autobiographiques. Même si Monnier est professeur, même si les joies de la paternité sont toutes neuves pour lui.

Les « héros » des romans de Jean-Pierre Monnier sont souvent marqués par l'impuissance. À aimer, à communiquer, à agir. Est-ce l'enfermement géographique, l'isolement, le protestantisme ? Porteur de valises pendant la guerre d'Algérie, un de ses personnages considère avec envie les « vrais » combattants qui ne font que passer dans son chalet. L'âge venant, pourtant, une certaine sérénité estompe les frustrations. Ce pasteur n'a plus beaucoup d'illusions. Sa foi s'est transformée en un panthéisme paisible. Des autres, il n'attend plus rien, prêt seulement à les écouter. Il est devenu plus attentif aux choses et à la lumière qui les fait vivre.

À ce stade, il est prêt à rencontrer, sinon la passion, du moins la possibilité d'un compagnonnage amical. Il ne se passe donc pas grand-chose. Un homme se promène. Va rendre visite à sa mère. Cherche à écrire puis à rencontrer son fils. Entrevoit la renaissance des sentiments amoureux. Prend une ou deux décisions importantes. « Je ne voulais pas de péripéties ni d'aventures.

Au lecteur de compléter les trous du récit. C'est sa liberté. J'ai voulu montrer l'épaisseur de la vie comme on la perçoit quand elle a passé. Écrire un livre, c'est aussi faire son deuil, l'accepter comme on doit accepter la mort.»

Si on lui demande qui sont ses « maîtres », Monnier indique Ramuz et Proust. Le lecteur décèle aussi des traces de Marguerite Duras dans ce dernier récit nostalgique et subtil. La finesse des notations fait que cette exploration nostalgique des traces de la mémoire échappe à l'ennui malgré l'accumulation parfois pesante des signes, malgré le peu de consistance des personnages qui se profilent à l'arrière-plan. Il est vrai que la part du lecteur est belle.

ISABELLE RÜF
L'Hebdo, 1986

À L'AUTOMNE DE LA VIE

C'est un village du Nord vaudois, perdu dans un océan de champs et de forêts. Le clocher seul, qui émerge de la masse des maisons, est encore embrasé par le soleil. L'écrivain jurassien Jean-Pierre Monnier habite dans une ferme bellement aménagée, où règne une ambiance chaleureuse.

Lorsqu'il aborde le chapitre de la littérature, de ses écrits en particulier, Jean-Pierre Monnier pèse ses mots. Comme dans ses livres, rien ne paraît alors gratuit ou léger : chaque parole revêt une signification et une profondeur. L'auteur de *L'Allègement* vient de faire paraître une nouvelle œuvre de fiction, *Ces vols qui n'ont pas fui*. Ce roman parle d'un homme qui, à l'occasion d'un mois de congé, dresse une sorte de bilan de son existence, entre les éléments qui surgissent de son passé et des rencontres

qui paraissent porteuses de renouveau. À l'instar du protagoniste de *La Clarté de la nuit* (1956), cet ouvrage marquant dans l'histoire des lettres de ce pays, le personnage principal est ici pasteur, mais qui ne prêche plus. Jean-Pierre Monnier se trouve d'ailleurs à l'origine de cette tradition romande qui fit du ministre protestant une figure clef. « Mais il ne s'agit plus, explique-t-il, de raconter à son propos des histoires plus ou moins scandaleuses, par exemple de montrer que le personnage ne correspond pas à l'idée qu'on s'en fait. » On peut toutefois se demander pourquoi l'écrivain s'est à nouveau attaché à un pasteur. « Pour moi, ces hommes demeurent fascinants, à cause de cette dimension supplémentaire qui est la leur. Pour nous, il y a l'immanent, alors que le pasteur vit en plus dans le transcendant, avec ce serment de fidélité que prononce un jeune homme au moment de s'engager dans le ministère ou le sacerdoce s'il s'agit d'un prêtre. Assumer cela durant toute sa vie me paraît d'une difficulté extraordinaire, aujourd'hui surtout, parce que la désaffection s'installe. J'ai aussi le sentiment que trop souvent l'église se met à disposition du social, ou même du mondain. C'est-à-dire qu'il y a une sorte de confusion des ordres. Mais vous remarquerez que ni dans *La Clarté de la nuit*, ni dans *Ces vols qui n'ont pas fui* la théologie ne joue un grand rôle. C'est surtout la dimension de la transcendance qui m'intéresse. Je ne parviens pas tout à fait à me détacher de ce qui demeure pour moi une sorte de mystère. »

Les mystères de la foi

Outre des problèmes liés à sa vie familiale – la séparation avec sa femme, la difficulté de renouer avec un fils, l'assistance à une mère mourante –, cet ancien pasteur de cinquante-six ans, Luc, bute sur des problèmes liés à la

foi. « Il la vit plutôt comme un mystère que comme une certitude. Je crois qu'on peut dire à son propos qu'il s'est éloigné de toute théologie et de toute dogmatique. Il perçoit Dieu d'une façon différente, il revient à une sorte de religion naturelle, redécouverte dans la beauté du monde, et peut-être aussi dans ce qui fait la fatalité de toute destinée humaine, car il y a une acceptation de la vie qui passe, de ses revers et de ses mécomptes, et même une acceptation de la mort. Il est toujours difficile de parler de ces choses, parce qu'on se trouve au seuil des mystères, du mystère de la foi. On est dans un domaine qui est celui des convictions et non des certitudes. Les convictions sont chancelantes alors que les certitudes sont établies.

Toute cette quête s'inscrit dans un automne flamboyant, à valeur symbolique, qui illumine les forêts jurassiennes. Luc, avec son cortège d'interrogations et de réflexions, arpente des paysages superbes. L'écriture de Jean-Pierre Monnier rend admirablement, par son rythme et sa musicalité, à la fois le parcours intérieur du personnage et le pays qui l'accueille. Ce pays n'est autre que le Jura. « Je crois que c'est son caractère qui m'attire. De toute manière, je ne pourrais pas parler au bord du lac, parce que je n'y suis pas né. Pour moi, l'extraordinaire découverte du monde, à l'enfance, s'est faite au Jura: je reste fortement imprégné de cette découverte initiale, elle demeure dans l'être. Il est possible que j'aie trop de racines, mais je les ai ! Ce n'est pas un pays mou, mais un pays très affirmé, et les saisons soulignent ce caractère. Alors les gens sont comme ça. » Jean-Pierre Monnier sent une très grande affinité pour toute la littérature qui, partant du particulier, tend à l'universel. Comme la pratiquèrent Ramuz, Faulkner, Tolstoï, ou d'autres encore, montrant ainsi que les grands thèmes humains se retrouvent partout.

Un élément frappant tient dans le fait que Luc marche énormément. «Je trouve que la marche est une chose extraordinaire, elle crée un rythme, elle amène à réfléchir, elle met les pensées, les rêves et les souvenirs en mouvement. C'est une mise en mouvement de l'être.» Jean-Pierre Monnier voit la littérature en Suisse romande comme une littérature essentiellement de «promeneur solitaire», dont le patriarche serait le bon Rousseau.

Une leçon de vie

L'un des éléments principaux de *Ces vols qui n'ont pas fui* est la relation inattendue pour Luc avec une femme. C'est la formation de leur couple qui paraît porteuse de promesses d'avenir. «Il s'agit de la rencontre de deux êtres blessés par la vie, comme chacun de nous je crois, parce qu'une vie ne se traverse pas sans blessures plus ou moins profondes. Ces deux êtres sont disponibles à ce moment-là. Il faut y voir une sorte d'aubaine, de faveur du destin. Je ne sais pas ce qu'ils en feront.» Surtout, le thème dominant paraît être le vieillissement d'un homme, mais sans que cette avance du temps ne soit rendue de manière plaintive ou amère. Voilà sans doute la grande qualité du livre, ce portrait intime d'un être à l'automne de son existence, qui comprend que quoi qu'il arrive, il existe toujours matière à bonheur. Au-delà de la gravité du propos, au-delà de la beauté formelle et de la maîtrise, c'est une formidable leçon de vie que nous administre Jean-Pierre Monnier. Comment, à ce propos, ne pas penser à Brel qui chantait : « Mourir, ce n'est rien, mais vieillir... » *Ces vols qui n'ont pas fui* s'inscrivent dans la même thématique. Mais l'écriture de ce livre a-t-elle été, pour son auteur, une manière de conjurer l'inexorable avance du temps ? « Sans doute ! C'est une façon d'exorcisme, parce que c'est atroce, atroce pour les autres

surtout. La déchéance nous attend tous. Je crois que la peur de mal vieillir n'est pas du tout résolue chez moi. De même je ne tolère pas encore la mort, contre laquelle je me révolte.» Cette mort qui traverse tout le roman... « Mais ce n'est jamais une mort affreuse. Sa présence nourrit la vie, lui donne tout son prix. Sans la mort, on vivrait notre vie de manière totalement inconsciente. On n'aurait pas ces moments de profonde reconnaissance à l'égard de la lumière. Julien Gracq dit quelque part, contemplant un magnifique paysage maritime, un de ces paysages qu'il aime dans le nord de la France : « J'accepte mal d'avoir un jour à fermer les yeux sur tout cela. »

Onze ans après *L'Allègement*, cette histoire portée à l'écran par Marcel Schüpbach, Jean-Pierre Monnier nous revient donc, avec un livre superbe et riche. « C'est peut-être celui que j'ai écrit le plus lentement. J'aime dire ce mot de Proust : « L'écriture romanesque, c'est du sommeil qui écrit. »

Alors, nous attendrons...

RENÉ ZAHND
Scènes Magazine, 1987